

Une caméra dans la tête

Requiem pour un beau sans-coeur de Robert Morin

André Roy

Numéro 62-63, septembre–octobre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22596ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1992). Compte rendu de [Une caméra dans la tête / *Requiem pour un beau sans-coeur* de Robert Morin]. *24 images*, (62-63), 93–93.

UNE CAMÉRA DANS LA TÊTE

par André Roy

On pourra toujours s'interroger en regardant le premier long métrage de fiction de Robert Morin, *Requiem pour un beau sans-cœur*, sur la présence innombrable de gangsters, voyous et délinquants dans notre cinéma, et la topographie maniaque d'un lieu comme la prison. Quel rêve (québécois ?) recèle l'amour du crime et des armes ? Ou quel exorcisme ou quelle haine de soi s'y cache ? Ces questions surgissent dès le début de ce film qui rappelle d'autres débuts, celui du *Party*, de Falardeau, comme celui d' *Un zoo la nuit*, de Lauzon. Il faut bien avouer qu'elles n'ont pas encore reçu de réponse.

Donc début. Nous traversons portes et couloirs pour nous retrouver dans un parloir avec un enfant et son père qui est, on l'apprend rapidement, derrière les barreaux pour vingt-cinq ans. On pense assister à des scènes de vie familiale déchirée (retrouvailles entre un père et un fils, amour paternel et amour filial), voire tout simplement à des scènes de vie en prison, mais tout à coup le film s'emballe, il y a meurtre de gardien, évasion. Exactement ça : le film s'emballe, et s'échappe, s'emporte, tournant à plein régime, multipliant plusieurs points de vue.

Car les premières scènes de ce *Requiem pour un beau sans-cœur* sont vues par le regard de l'enfant, Mathieu. Abruptement, l'évasion réussie, nous passons à un autre point de vue, celui d'un policier, et on aura tôt fait d'apprendre que le père, un dénommé Louis-Régis Savoie, mourra, dénoncé (par qui ? ça, c'est le suspense que nous a mijoté le cinéaste), sous les balles de ce policier. Le mot requiem dans le titre laisse déjà entendre qu'il y a mort, et comme à une veillée funèbre, tout un chacun a son mot à dire sur le « défunt » et se remémorera les trois derniers jours après son évasion. La caméra est dans la tête de chaque personne qui a connu Savoie.



PHOTO: RON DIAMOND

«Louis-Régis Savoie (Gildor Roy), sympathique ou antipathique, courageux ou impulsif, innocent ou névropathe ?»

Le film est une variation de points de vue, une re-création de la part de huit personnes. Outre la version du fils et du policier, nous aurons droit à celle de son avocat, de sa mère, de sa petite amie, d'une prostituée, de son complice et, non la moindre, à celle de Savoie lui-même. Le centre de gravité autour duquel tourne en spirale le film, avec rapidité et agilité, et avec un bel art du montage, sec, qui le débarrasse de toute fioriture, de toute graisse, est Louis-Régis Savoie. Figure emblématique (du mal ? de l'échec ? de la haine de soi ?) qui attire comme un aimant. Un Savoie, selon les points de vue, sympathique ou antipathique, courageux ou impulsif, innocent ou névropathe (en fait, c'est un névropathe, un fou à lier).

Petit à petit, entre plusieurs développements possibles d'une histoire (d'où

ces variations comme un jeu), le personnage central est approfondi, fouillé, analysé. Les apparences (trompeuses, parfois) sont levées, et un personnage d'une rare complexité est exposé, malgré un Gildor Roy qui en met beaucoup inutilement (la direction d'acteurs n'arrive pas toujours à la hauteur du projet). Il y a, avec ces huit points de vue, une façon chez Robert Morin de s'essayer : essayer diverses possibilités de scénario, différentes personnalités d'un personnage, plusieurs angles d'un même objet. Un melting-pot de tous les genres confondus. Presque un « work in progress ». Ou, encore, une expérience in vivo du cinéma.

D'une certaine manière, *Requiem pour un beau sans-cœur* est un film expérimental. Il est fait de fragments, il est non linéaire, sans véritable histoire, avec un suspense dilué, des cadrages tordus, une lumière sans apprêt, un montage heurté. Sans parler d'une vision plutôt pessimiste du monde, la description d'un univers glauque et désenchanté. Et, en plus, une fin ambiguë : happy ou unhappy ending ? Un film qui teste la mémoire et l'imagination du spectateur. Un film expérimental qui ne dit pas son nom, un film populaire qui n'ose pas l'être.

D'entre les genres où se faufile ce *Requiem pour un beau sans-cœur*, on a le loisir de se poser des questions sur ce petit peuple qui a envahi notre cinéma, moche, misérable, marginal, veule et vulgaire. Un peuple sans amour, comme ici, qui donne, à la fin, froid dans le dos. Reste à savoir (autre question) si Robert Morin est un sans-cœur de nous l'avoir présenté ainsi. ■

REQUIEM POUR UN BEAU SANS-CŒUR
Québec 1992. Ré. et scé.: Robert Morin. Ph.: James Gray. Mus.: Jean Corriveau. Int.: Gildor Roy, Jean-Guy Bouchard, Brigitte Pâquette, Sabrina Boudot, Klimbo, Stéphane Côté, France Arbour. 92 minutes. Couleur. Distr.: Allegro Films.

Sortie prévue à Montréal le 18 septembre